

# JOURNAL DE ROUBAIX



## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
six mois, 14  
un an, 25

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, rue Nain, 1.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées la veille de la publication.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

Les annonces et les abonnements sont reçus : A LILLE : chez M. BÉGIN, libraire, rue de la Grande-Chaussée, A PARIS : chez M. LAFITTE-EULLIEN, 20, Rue de la Banque.

ROUBAIX, 5 JUIN 1869.

### Bulletin politique.

Pour le monde de la politique, ces quinze derniers jours ont passé comme un rêve. Dans les 59 circonscriptions où vont avoir lieu les scrutins de ballottage, la lutte a été plus animée, plus ardente encore que durant la première période électorale. Le pouvoir et l'opposition ont mis en œuvre tous leurs moyens d'action. C'est que l'on comprend que, selon les résultats des scrutins de dimanche et de lundi, la physionomie de la nouvelle chambre sera plus ou moins accentuée dans un sens ou dans l'autre. Il est aujourd'hui à peu près certain que les candidats libéraux l'emporteront dans un grand nombre de collèges.

Mais entre tous les noms qui attirent en ce moment l'attention publique, il y en a quelques-uns qui ressortent tout particulièrement à cause des principes, des opinions plus tranchées qu'ils représentent. Parmi eux, nous citerons ceux de MM. Thiers, Jules Favre, Rochefort, d'Alton-Shée, Ferry, Cochin, à Paris, et Pouyer-Quertier, à Rouen.

Dans la 2<sup>e</sup> circonscription de la Seine, tous les moyens sont bons au gouvernement pour combattre M. Thiers. M. le comte d'Alton-Shée, qui se porte dans cette circonscription, avait promis de se retirer au second tour de scrutin s'il avait moins de voix que M. Thiers. Il n'a pas tenu sa parole, et aujourd'hui, nous dit le *Figaro*, l'administration a abandonné M. Devinck à son malheureux sort; tous ses agents sont employés à faire triompher M. d'Alton-Shée. « On offre de parier vingt contre un, ajoute le même journal, que les sergents de ville, les gendarmes et la préfecture, qui ont voté au premier tour pour M. Devinck, voteront au second tour pour M. d'Alton-Shée. Ce qu'il y a de magnifique, c'est que M. d'Alton-Shée n'a pas l'air de s'en douter. »

Il n'est sorte de moyens dont on n'use contre M. Thiers, avouons-nous dit. En voici la preuve. Nous lisons dans l'*Univers* :

« On sait que les aveugles se servent pour lire de leurs mains, qu'ils promènent sur la page à déchiffrer. Hier, un sergent de ville, qui y voyait clair, se comportait à peu près de même avec les affiches de M. Thiers. C'était au Pont-Royal, vers huit heures un quart. Adossé au mur, comme en poste d'observation, les mains derrière le dos et de l'air le plus innocent du monde, il enlevait par parcelles l'affiche du candidat désagréable. »

« Nous l'observâmes un moment. Bientôt la place était nette; les mains revenaient par devant, et le sergent de ville se remit à marcher. »

Est-ce assez mesquin ? De son côté, la presse officieuse, le *National* en tête, — car le *National* n'est autre chose, au dire de beaucoup de gens, qu'un journal officieux, — la presse officieuse, disons-nous, donne avec un ensemble remarquable; tous les arguments lui sont bons. Elle ne recule devant aucune violence, devant aucune injure. Elle a pour alliée dans cette belle campagne la presse officieuse prussienne. On lit dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, organe de M. de Bismarck :

« En ce qui nous concerne, naguère M. Thiers se prononçait énergiquement contre le développement national de l'Allemagne. Dans la défaite de cet ami d'un état de choses qui condamne l'Allemagne à l'impuissance, il nous est permis de voir un hommage éclatant à la politique impériale qui a reconnu les transformations accomplies en Allemagne. »

Ainsi donc, le gouvernement préfère un socialiste comme M. d'Alton-Shée à M. Thiers ! à M. Thiers, le plus illustre représentant du grand parti conservateur libéral, à M. Thiers le défenseur des libertés nécessaires et ses organes accrédités font campagne à côté du *Réveil* et du citoyen Delescluze, à côté des journaux prussiens, des journaux inspirés par notre plus grand ennemi, par M. de Bismarck !

On ne commente pas, on ne qualifie pas une telle conduite. Sans doute, si M. Thiers succombe, on nous dira : « Tout est sauvé ! » Et, en effet, tout sera sauvé...

lors l'honneur ! Mais l'honneur, cela compte-t-il dans la politique de 1869 ? Cette vieille chose là est-elle seulement cotée à la Bourse ?

Le gouvernement, qui, dans la 2<sup>e</sup> circonscription, préfère un révolutionnaire à M. Thiers, aura son châtiment dans la 7<sup>e</sup>. Là il en est réduit à faire des vœux pour M. Jules Favre et il est probable que c'est M. Rochefort qui l'emportera. La nomination du célèbre pamphlétaire serait une injure personnelle faite au chef de l'Etat par les parisiens, en même temps qu'un appel à l'insurrection. M. Rochefort n'en fait pas mystère. Voici la lettre qu'il insère dans le *Rappel* (édition de Bruxelles) :

« J'ai cru m'apercevoir depuis longtemps que la parole paralysait généralement l'action. M. Jules Favre, dont le talent oratoire est de premier ordre, est-il homme à mettre à un moment donné l'Empereur en accusation comme responsable de tous les crimes commis depuis dix-huit ans ? »

« Ne reculera-t-il pas devant les conséquences d'une motion de cette nature ? Ira-t-il au besoin, jusqu'à appeler le peuple aux armes ? Non, n'est-ce pas ? Il y a dix-huit ans qu'il aurait pu le faire et il ne l'a pas encore fait. »

« Je suppose que demain, dans Paris, éclate une insurrection dont le but avoué serait de renverser l'Empire. M. Jules Favre sera-t-il avec ceux qui l'attaquent ou avec ceux qui le défendent ? »

« Les questions qui nous séparent sont donc d'une importance telle que je ne puis voir en M. Jules Favre, le plus grand orateur de la gauche, qu'un adversaire déclaré. »

« Bien que j'accorde à ma mince personnalité aussi peu d'importance que possible, je tiens à ce que les électeurs sachent que j'aime infiniment mieux succomber sous le nombre des partisans de M. J. Favre que d'être nommé par eux. On m'a offert d'un bonnet rouge, ma foi ! tant pis, je le garde. On m'a mis sur une barricade, eh bien ! j'y reste. »

« Henri Rochefort. »

En regard du manifeste de M. Rochefort, nous voulons mettre la réponse que vient de faire M. Jules Favre à l'adresse que lui ont présentée les étudiants de Poitiers, lors de son passage dans cette

ville. Nos lecteurs pourront apprécier ainsi la vraie signification de la lutte :

« Messieurs, « Je suis plus ému que je ne saurais le dire de la sympathie que vous me témoignez. »

« Je ne puis en trouver la source que dans mon constant amour pour la liberté, et le jour où elle nous sera acquise, je déclare que je déserterais des rangs de l'opposition. »

« Quel que soit l'arrêt du suffrage universel, il faudra le respecter, car là est le droit et l'ordre; et s'il doit repousser un de ses plus vieux serviteurs, je m'inclinerai devant celui que la patrie aura jugé plus digne que moi de la servir. »

Dans la 6<sup>e</sup> circonscription, les chances de M. Cochin paraissent l'emporter de beaucoup sur celles de M. Ferry. Les hommes d'ordre, les vrais libéraux ne peuvent que s'en féliciter, car M. Cochin représente l'opposition constitutionnelle, l'opposition catholique libérale.

A Rouen, d'après les avis qui nous parviennent, la lutte soutenue par M. Pouyer-Quertier a plus d'un point de ressemblance avec celle que soutient M. Thiers à Paris. Nous aurons sans doute à revenir sur les faits qui auront marqué la période électorale et peut-être pourrions nous faire à nos lecteurs plus d'une piquante révélation. On lira dans la chronique locale l'appel adressé par les ouvriers de Roubaix et de Tourcoing aux ouvriers de Rouen.

L'étranger nous envoie quelques nouvelles intéressantes.

On reçoit par le télégraphe d'Orient diverses informations au sujet de l'insulte qui a été faite à Pékin, à l'ambassadeur de France M. le comte de Rochechouart. Les avis diffèrent sur la cause première de ce regrettable incident; d'après les uns, le comte de Rochechouart aurait été frappé au visage par le frère du prince Kong pour avoir coudoyé son palanquin; d'après une autre relation, ce serait le piqueur qui aurait frappé M. de Rochechouart, mais il y a doute pour savoir si le coup était adressé à M. de Rochechouart ou à une personne de sa suite. Quoiqu'il en soit, M. de Rochechouart a

fait demander des excuses qui lui ont été refusées. Notre ambassadeur a aussitôt abaissé son pavillon. Les ministres étrangers ont pris l'affaire en main, en l'accordant que trois jours au gouvernement chinois pour les réparations jugées par eux indispensables.

Dans sa séance de jeudi dernier, le Reichstag a adopté sans discussion à la première et à la seconde lecture, la convention militaire conclue entre la Prusse et le Grand-Duché de Bade, au sujet de la faculté réciproque pour les citoyens des deux pays, de servir dans l'une ou l'autre armée.

Le Parlement danois a été ouvert le même jour. C'est M. Delbruck, président du conseil fédéral, qui, en l'absence du roi dont l'indisposition s'est aggravée, a lu le discours du trône. Comme il fallait s'y attendre, ce discours, adressé à une assemblée dont le caractère est tout commercial et économique, ne contient aucune allusion même éloignée à la situation politique de l'Allemagne.

D'après une dépêche de Madrid, neuf députés républicains ont refusé de signer la constitution; les clubs démocrates menacent les autres de les répudier s'ils apposent leur signature au pacte fondamental qu'ils ne veulent point reconnaître.

On mande de Bruxelles : La comtesse de Flandre est accouchée d'un fils.

J. REDOUX.

La Patrie fait toucher du doigt leur outrecuidance et leur naïveté aux gens qui se sont mis en tête de rechercher quelle politique le gouvernement pourra suivre après les élections, et leur déclarent en bons termes qu'ils n'en savent rien. « Les réponses, dit-elle, se pressent autour de ce prétendu problème. Ici c'est une joyeuse ironie, là une mélancolie amère, ailleurs, une assurance tranchante ou une colère sourde qui cherchent ou feignent de chercher des solutions. La Patrie va tout à l'heure taxer de sacrilèges les maîtres qui essaient d'entr'ouvrir le tabernacle du gouvernement pour y contempler le mystère de sa pensée. La Patrie n'a pas tout à fait tort. Mais comme elle aurait pu

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 6 JUIN 1869.

### VIOLETTE

(SUITE ET FIN.)

— Quitté par amour même, pour vous gagner, pour vous fléchir, pour vous rapprocher de lui, ajoutait Violette humblement.

Et d'elle-même, la douce mignonne, elle ne disait rien. Il lui semblait qu'elle n'avait fait que son devoir, en aimant, en souffrant, en priant, en agissant, comme elle l'avait toujours fait, depuis ces jours lointains de sa première enfance. Dieu l'avait inspirée et Dieu l'avait bénie; c'était tout, vous eût-elle dit, si vous lui aviez adressé vos éloges. Une pauvre petite ignorante comme elle n'aurait pas pu, calmer les haines, changer les cœurs. Maintenant cette grande douleur de famille allait cesser et la paix rentrer dans les âmes souffrantes, au foyer un. C'était Dieu même qui l'avait ainsi voulu et ordonné, et pour sa part, elle se sentait bien reconnaissante et sincèrement heureuse. Il y eut encore un moment redoutable, un moment d'extrême angoisse pour les deux jeunes filles; ce fut celui où le vieux marquis, guidé par elles comme par deux beaux anges de paix et de miséricorde,

pénétra dans ce logis pauvre, silencieux et triste, où le fils maudit, abattu et épuisé, achevait ses derniers jours. Aux regards scrutateurs de ce vieux et fidèle descendant des Kervélen, se révélèrent et à quelques témoignages irrécusables, quelques indices accusateurs des préoccupations et des préférences de celui qui, pour un culte nouveau, avait abandonné les traditions, la foi et la voie de son antique race. C'étaient, dans un cabinet de travail désert, muet, poudreux, où la lumière et le feu ne s'allumaient plus, où quelques pages éloquentes restaient machées, des brochures connues, des livres, des emblèmes, des bustes d'hommes célèbres diversement appréciés, sur l'image desquels le marquis n'aurait pu jeter, autrefois, que de regards de mépris, de trouble, et d'horreur. Violette le remarqua tout d'abord, et, par un mouvement instinctif, saisit la main du vieillard, et, du regard, l'interrogea, toute tremblante, tout émue.

— Ne crains rien, ma pauvre enfant, répondit le grand-père. Moi aussi, Dieu m'a éclairé. Il est pour ce malheureux enfant, pour Albert, tous ces rêves de la terre seront bientôt passés. Et moi, je n'ai pas bien longtemps à vivre, à conserver, à caresser les miens. Que rien de tout ceci, donc, ne se mette plus entre nous, en ce moment, après cette longue absence, et si, près du départ, je suis bien sûr aussi que ces rêves seront évanouis, ces mauvais souvenirs effacés, si Dieu permet qu'un jour, Albert et moi, nous nous reconstruons dans la vie éternelle.

Pendant ce temps, Louise, tremblante, avait été préparer le mourant, à cette

grande joie du retour et du pardon. Le marquis monta ensuite, guidé par Violette, qui soutenait ses pas chancelants; la porte devant lui s'ouvrit, et il entra seul. Il aperçut, étendu sur le lit, cette haute taille jadis robuste et fière; il vit, creusés par la maladie et la souffrance, ces beaux traits énergiques et purs, autrefois tant aimés. Et à cette vue, la compassion et la douleur le prirent et il ne se souvint plus du reste. Il s'avança en tremblant, ouvrant les bras et s'écriant : « Mon fils... » Et les deux jeunes filles, qui étaient restées au dehors, se précipitèrent et pleurant à gorge lue, entendirent une voix humble, tendre, reconnaissante et presque étouffée par les sanglots, qui murmurait : « Mon père ! »

Environ un mois plus tard, le marquis de Kervélen quitta Paris. Il retournait à son château avec ses deux petites filles, et, avec elles, emmenant un cercueil : celui du fils coupable, repentant et pardonné, qui s'en allait occuper sa place légitime dans le caveau de ses pères. Violette et Louise, en grand deuil, pleuraient amèrement au souvenir du cher mort; peut-être, néanmoins, valait-il mieux pour tous qu'il en fût ainsi. Albert, mort en chrétien, jouissait désormais d'un repos que rien ne troublerait plus, et sa mémoire, aimée et douce, resterait toujours chère, et son ancienne offense était à jamais effacée. S'il avait plus longtemps vécu, qui sait si des souvenirs cuisants, des impressions nouvelles, n'auraient pas troublé quelque jour cette grande paix du pardon ? Tandis que, de cette façon, le vieux marquis, veillant et lutinant auprès de ce lit de mort, avait eu du moins la joie de ramener son fils à

son Dieu, et bien des erreurs peuvent être pardonnées à un gentilhomme chrétien, et le portrait d'Albert désormais pouvait, aux yeux de tous, reparaitre à son rang, dans la grande salle.

Violette, au milieu de ses larmes, était cependant bien joyeuse d'avoir eu sa victoire aussi. Jusqu'au bout, elle avait accompli noblement, tendrement, son angélique tâche. Elle avait uni ces chères mains si longtemps froides et fermées; elle avait consolé les dernières heures du mourant en lui faisant entrevoir et comprendre la douce société des anges du paradis, en lui dévoilant l'avenir souriant et heureux réservé à Louise, sa bonne et vaillante fille. Aussi, de toutes ces voix pieuses et aimantes qui avaient salué Albert, aux derniers instants de son agonie, c'était la sienne assurément qui avait pu dire avec le plus d'espérance et de confiance : « Ame chrétienne, allez en paix, car cette paix des humbles pécheurs, cette paix des réconciliés, c'était elle, la douce enfant, qui la lui avait rendue. »

Quand elle fut revenue dans l'ombre et la solitude de son château, elle eut beaucoup à faire encore, il lui fallut peu à peu consoler Louise, adoucir les longs regrets du vieillard, lui préparer enfin pour le retour du frère de Louise, son cousin inconnu, auquel son grand-père, ainsi qu'il l'avait promis à Albert mourant, voulait assurer une position convenable, sinon brillante. Elle eut, avec le temps, le bonheur de réussir dans chacune de ces nobles tâches. Les larmes de Louise, peu à peu, coulèrent avec plus de résignation et de douceur; le vieux marquis reprit son calme accoutumé et se trouva chaque jour plus fier, chaque jour

plus heureux de la douce société de ses deux petites-filles; le cousin rappelé, protégé, caressé, se montra cette fois digne de son bonheur et s'appliqua consciencieusement, sous la direction de Guy, à l'exploitation d'une des propriétés du marquis, située dans le voisinage. Le temps était venu enfin où Violette pourrait un peu songer à elle-même; à son bonheur si modeste, à son avenir si doux. Elle le fit en recomposant la tendresse de l'ami, dévoué qui lui avait voué tant de respect et tant d'amour, et, en conséquence, voici ce qu'elle écrivait à sa bonne mère du couvent, un des beaux jours de l'année dernière :

« Chère et respectable mère, voici la première fois que je vous écris de ma nouvelle maison, de notre terre de Valson, où nous sommes arrivés hier soir. Nous y passons quelques jours avec notre excellente maman avant de nous mettre en route pour un petit voyage. C'est vous dire, n'est-ce pas, qu'hier à Kervélen, Guy et moi nous nous sommes mariés. Oh ! quelle joie j'ai eu de voir tant d'heureux autour de moi, le jour de mon mariage ! Mon bon grand-père tout rayonnant, avec ses croix et son plus grand air, et de bonnes larmes dans les yeux; mon cousin, qui s'est habitué et attaché à nous comme s'il était mon frère, et Louise, ma chère et bonne Louise, belle à faire envie et souriante à faire plaisir. Son deuil était fini, et elle m'avait bien promis d'être brillante et joyeuse ce jour-là, afin qu'il n'y eût pas la moindre ombre au beau ciel de ma noce. Qu'elle était charmante et imposante et noble, dans son frais costume tout blanc, ma jolie demoiselle d'honneur ! Et que j'ai donc été